

Je me suis fait de pas...

Michel d'Aubion

Volume 40, Number 2 (236), April 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31800ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

d'Aubion, M. (1998). Je me suis fait de pas.... *Liberté*, 40(2), 28–31.

MICHEL D'AUBION

POÈMES

Je me suis fait de pas sur des voies ouvertes par un aïeul,
par le hasard, et de refus: tournant le dos aux cris,
 aux jeux,
 aux luttes dans l'herbe et le sable,
je fermais la porte de ma chambre et accompagnais
 Pharaon
dans le sanctuaire d'Amon, sur le Nil, enfin, entouré de
 pleureuses,
 au fond de sa tombe,
d'où je sortais, tout de lin vêtu, derrière le Grand Prêtre
 qui balayait
nos pas jusqu'au seuil de la Maison d'Éternité de Sa
 Majesté, puis
 sur le plâtre frais apposait son sceau...

Assis sur ma natte, dans l'ombre de l'École des Scribes,
je m'appliquais à écrire sur un fragment de plâtre blanc
avec l'encre impatiente qui frissonnait aux touches
 de mon pinceau...

Je suivais Abraham, Prince d'Our, à travers le désert, puis,
sous un ciel étoilé, sentant le froid de la nuit, je tournais
fiévreusement les pages de mon roman, dans le silence
 de minuit,

pour arriver dans la tente où le Patriarche, jeune et
vigoureux,
succombait aux charmes d'Agar l'Égyptienne...

Sur les rayonnages de la bibliothèque de la ville où
habitaient
mes parents, mes frères, je prenais des récits qui
m'emmenaient

en Chine...

Je pénétrais les arcanes des parlers des Hommes :
avançant à tâtons
dans les ténèbres qui s'étendaient au-delà des blocs de
granit
des mots de ma Mère, mettant un pied, puis hésitant
avant
d'essayer la marche suivante d'un escalier débouchant,
là-haut.
sur une lumière étrangère, m'aventurant, enfin, sur un
autre terrain
entouré de tours au toit pointu, de portes et murailles
aux créneaux se découpant sur un ciel entre aurore et
crépuscule,
je laissais derrière moi mon Père, mes frères et ma Mère,
qui avait mis une pomme, un pain et du vin dans ma
sacoche...

Je rentre une, deux fois par an des contrées que j'habite
maintenant: en arrivant dans le pays d'où je suis parti,
il y a si longtemps, je revois la tendre lumière qui berça
mes yeux d'enfant, mes narines sentent le pin, les fleurs
de ces lointaines années, mes mains parcourent les
planches
rugueuses qui m'abritèrent en hiver, mais je ne saurais
y rester: il faut que je retourne là-bas, devant des
horizons
plus vastes, que mon âme sente de nouveau le baume

de couleurs que ma Mère ne connaît pas, d'airs et de
voix
qui ne sont pas de son monde...

Je puise dans mon trésor à la recherche de mots qui
répondent
aux lumières, aux creux, aux rondeurs, à l'aigreur, aux
grandes
harmonies,
aux dissonances malicieusement définies, aux espoirs
ouverts
sur l'infini,
aux brutales foudres qui cernent l'horizon —

Les mots passent, ils retournent en arrière, j'hésite, je
rejette,
je mets de côté ceux qui pourront éventuellement me
servir,
quoique je voie que la correspondance avec toi, avec elle,
avec lui,
ne sera jamais possible: depuis mon cachot, les mains
fermes, passionnées, désespérées accrochées aux
barreaux
de l'unique fenêtre qui laisse passer l'air froid, pollué
du dehors,
j'implore des puissances inconnues, invisibles, de
m'aider
à faire passer mon message dans d'autres têtes:
je n'entends que le silence...